



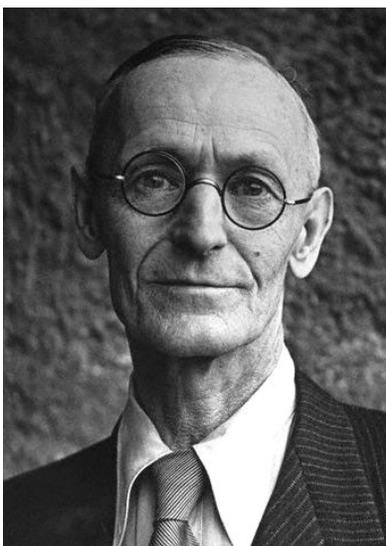
[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**Hermann HESSE**

**(Allemagne - Suisse)**

**(1877-1962)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout '*Narcisse et Goldmund*').**

**Bonne lecture !**

Né le 2 juillet 1877, à Calw (Wurtemberg), petite ville allemande au pied de la Forêt-Noire, élevé dans un milieu de missionnaires protestants et destiné lui-même au pastorat, il se révolta, dans son adolescence, contre le piétisme et l'austérité religieuse de ses parents. À quinze ans, lorsqu'ils décidèrent de faire de lui un théologien, il s'enfuit du couvent de Maulbron où ils l'avaient placé, échappa à toutes les tentatives faites par eux pour l'y ramener. Il travailla quelque temps comme apprenti horloger, mécanicien, antiquaire, et finit par se placer chez un libraire de Tübingen, ville universitaire où il put fréquenter un milieu intellectuel et commencer sérieusement ses études d'autodidacte. Il lut beaucoup, fouina dans les romantiques allemands aussi bien que dans les textes sacrés orientaux, avant de se consacrer entièrement à la littérature. Devenir poète était la seule occupation qu'il désirait, et ce fut dans des poèmes, qu'il publia à Bâle où il s'était établi en 1899, à vingt-deux ans, qu'il exprima d'abord une conception du monde nettement romantique :

---

---

***“Romantische lieder”***

(1898)

*“Chants romantiques”*

Recueil de poèmes

---

---

***“Eine Stunde hinter Mitternacht”***

(1899)

*“Une heure après minuit”*

Recueil de textes de prose

---

---

Ces deux publications furent des échecs commerciaux.  
Il put vivre de sa plume à partir de :

---

---

***“Peter Camenzind”***

(1904)

Roman

Peter Camenzind, un vagabond de l'art qui regarde la vie à travers l'esthétique, part de son petit village de Suisse pour conquérir le monde. Devenu écrivain, il se rend à Paris. Puis, déçu par la vie parisienne et la civilisation occidentale, qui ne «*connaît ni Nietzsche ni Wagner, mais les glaciers*», qui «*veut nous faire honte d'en savoir plus sur les guerres, la mode, les racontars, la littérature et les arts que sur le printemps*», il revient dans son village où, devenu restaurateur, il trouve paix et consolation dans une communion avec la nature et une vie de charité.

Commentaire

C'est un roman de formation, d'allure autobiographique (Hermann Hesse fut toujours convaincu qu'«*il est vain d'écrire ce qu'on n'a pas vécu*»), qui raconte, dans la tradition du romantisme allemand (Peter Camenzind ressemble quelque peu au Peter Schlemihl de Chamisso), la vie d'un jeune vagabond, par l'intermédiaire duquel Hesse put exprimer sa protestation contre l'enfance brimée par l'autorité des parents et des maîtres, ses opinions sur l'art et sa destinée, sa préférence pour une vie naturelle, son opposition à la civilisation occidentale et citadine, les impressions de son héros pendant son séjour à Paris étant particulièrement révélatrices à cet égard.

Le roman attira l'attention des critiques et c'est avec lui que Hesse connut son premier grand succès littéraire.

---

**“Unterm Rad”**

(1906)

“L'ornière”

Roman

Le héros connaît une enfance heureuse. Mais, à l'âge de quinze ans, il s'enfuit du séminaire de Maulbronn où il poursuivait ses études secondaires.

Commentaire

Le thème de cet autre roman d'allure autobiographique est celui de la solitude de l'enfant brimé par l'autorité des parents et des maîtres.

---

L'amour de la solitude, du calme, des paysages de montagne conduisirent Hermann Hesse à s'installer à Gaienhofen, dans une ferme proche du lac de Constance. Il espérait y mener une vie laborieuse en communion avec la nature. Mais, s'il s'était définitivement libéré de sa famille, il souffrait de la pression sociale, restait tourmenté par le sens de sa vie. Il s'était marié, mais se sentait incapable de s'habituer jamais au bonheur conjugal. Son mariage ne fut qu'une malheureuse tentative opprimant, sans parvenir à la vaincre, sa vocation esthétique qui n'allait trouver finalement de salut que dans l'évasion.

Tout cela fut traduit dans :

---

**“Gertrud”**

(1910)

“Gertrude”

Roman

C'est la confession d'un musicien qui subit un échec douloureux : il renonce, pour ne pas briser une amitié, à celle qu'il aime.

Commentaire

Au-delà du thème de l'inquiétude amoureuse, des amours déçues, Hermann Hesse exprima sa philosophie profonde qui n'avait pas varié depuis ses précédents romans : la vie est une solitude, nul être ne pouvant vraiment en connaître un autre ; on est toujours seul, et plus solitaire encore que les autres est l'artiste.

---

Animé par une profonde nostalgie d'évasion, saisi par cette «*Wanderlust*», ce démon du voyage si typiquement germanique, Hermann Hesse parcourut l'Italie, puis, ne pouvant plus supporter qu'avec peine «*ce monde dépourvu d'âme*», hanté par le sentiment du déclin de l'Occident, quitta l'Europe pour séjourner en 1911-1912 à Ceylan et en Inde où sa mère, fille d'un missionnaire, était née, son souvenir le tourmentant alors qu'elle était disparue. Tout en restant au fond de lui-même attaché au protestantisme, ce bon connaisseur des philosophies et religions de l'Inde et de la Chine vit dans l'Orient moins une réalité géographique que «*patrie et jeunesse de l'âme*», possibilité de se délivrer

des apparences, de faire le vide pour enfin entendre sa propre voix. Selon une symbolique goethéenne, il vit dans l'Inde le pays des «Mères». Cependant, lui qui croyait découvrir l'Inde éternelle, ne fit pas un voyage à la hauteur de son rêve.  
Il publia :

---

**“Der Dichter”**

(1912)

“Le poète chinois”

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle est un superbe conte de style chinois, apaisant. Elle possède une dimension philosophique impressionnante.

---

Hermann Hesse affirma, au début des hostilités de 1914-1918, des positions pacifistes et libérales, une opposition à l'impérialisme allemand, une critique du chauvinisme en honneur en Europe. Romain Rolland rendit hommage à sa probité intellectuelle et à son pacifisme dans “*Au-dessus de la mêlée*” (1915) en le désignant comme «*le seul qui ait conservé dans cette guerre démoniaque une attitude goethéenne*».

De retour à Berne, il publia :

---

**“Rosshalde”**

(1914)

Roman

C'est la confession d'un peintre qui réussit : il épouse celle qu'il aime, a d'elle un enfant. Mais son bonheur n'est qu'apparent : il est tout aussi seul, et pour toujours, que l'amant malheureux de Gertrude.

Commentaire

Le roman est symétrique de “*Gertrude*”. Le thème est celui de la solitude de l'homme mal marié, le roman étant la transposition symbolique de l'échec du mariage de Hesse qui pensait que chaque jour nous rend plus étrangers à ce que nous aimons.

---

**“Knulp”**

(1915)

Roman

Un vagabond, un peu musicien, résolu ou condamné à errer sans espoir de séjour durable ou de vie familiale, a été victime d'une blessure sentimentale. Au moment de mourir, regrettant sa vie perdue, il s'entretient très familièrement avec Dieu lui-même, qui lui dit : «*Tu es mon enfant et mon frère et une part de moi-même*», et le convainc qu'il a joué un rôle conforme à sa destinée. Et il meurt sereinement, réconcilié avec lui-même.

## Commentaire

Avec ce roman, où le vagabond est justifié, Hesse renoua avec le romantisme allemand. C'était «l'étranger» de Camus avant la lettre.

---

Hermann Hesse fut profondément bouleversé par la guerre, ce qui, ajouté à ses problèmes personnels, provoqua en lui une si grave crise psychologique et morale qu'il dut être hospitalisé. Cela l'amena à entreprendre, de mai 1916 à novembre 1917, une cure psychanalytique avec un disciple de C.C. Jung. Enrichies de cette expérience, les oeuvres qu'il écrivit alors, des romans qui sont du genre allégorique, expriment les conflits, les contradictions intérieures de l'être humain et tentent d'y apporter une solution :

---

***“Iris”***  
(1918)

### Roman

Anselme a passé son enfance dans le jardin maternel, sorte de Jardin d'Éden, accompagné de l'une de ses fleurs les plus mystérieuses, l'iris, dont le secret le reliait au cosmos. À la puberté, l'adolescent, dont le père est absent, traverse une crise d'identité qui rompt la symbiose avec le jardin, l'iris, la nature. En l'absence d'un guide pour accompagner ses transformations physiques, émotionnelles et mentales, il convertit sa quête intérieure en conquêtes extérieures : possession des femmes, du savoir, recherche de la réussite sociale. Il suit le chemin habituel, devient un homme d'apparences, profondément coupé de lui-même et de ses émotions.

Mais, au sommet de sa réussite sociale, il se rend compte que son désir de bonheur est toujours insatisfait. Il lui manque, croit-il, encore «*quelque chose*» à posséder : une femme, une épouse. Or, sur sa route, se présente la mystérieuse Iris qui, tel un maître zen, lui donne une magnifique leçon de vie, l'oblige à partir à la recherche de lui-même, à retrouver ses souvenirs d'enfance, sa mémoire perdue. Puis elle disparaît, Anselme n'ayant plus besoin d'elle pour accomplir son oeuvre, étant «*sur la voie*».

## Commentaire

Ce conte symbolique («iris» signifie «l'envoyée des dieux») et initiatique sur la quête du bonheur est un condensé de ce qui allait faire la réputation mondiale de Hermann Hesse. On y trouve son amour passionné de la nature, le thème de la quête de sa propre et véritable identité, avec ses crises existentielles, de la nécessité du passage par une vie d'errance et de la recherche d'une activité purement spirituelle.

---

En 1919, la paix revenue, Hermann Hesse quitta sa femme et sa famille, s'établit dans un ermitage sylvestre, à Montagnola, au bord du lac de Lugano, en Suisse, recourut au vin, qui, pour lui, permet une communion intime avec la sève de la terre, aux drogues.

Il publia :

---

**“Demian, die Geschiste einer Jugend”**

(1919)

“Demian, histoire de la jeunesse d’Émile Sinclair”

Roman de 210 pages

En Allemagne, avant la première Guerre mondiale, l'adolescent qu'est Émile Sinclair vit dans une famille à l'aise, mais est en butte, à l'école, à la méchanceté d'un camarade et commet un vol, ce qui l'exclut du clan. Mais survient Demian, un élève plus âgé et quelque peu étrange, qui le protège, le libère de la honte. Il lui apprend, par une initiation paradoxale, à se libérer de la honte, à s'émanciper, à douter de tout, à ne pas suivre l'exemple de ses parents, à se séparer de la société pour se trouver, à racheter son sentiment d'exclusion en se réclamant de la race des élus, porteurs du signe de Caïn et qui n'ont qu'un but dans la vie : s'exposer à la fois au divin et au démoniaque, réconcilier en une seule divinité Dieu et Satan, par une union des contraires, le corps et l'esprit, à traverser le chaos pour mériter l'accomplissement de sa destinée propre : *La vie de chaque homme est un chemin vers soi-même*. Sinclair le perd de vue quelques années où il connaît une certaine confusion, ayant même un autre mentor, le psychanalyste Pistorius. Mais il le retrouve et, auprès de lui et de sa mère, Ève, femme forte, à moitié masculine, en qui les sexes se fondent, il atteint une plénitude que même la guerre ne peut compromettre.

Commentaire

Le roman fut d'abord publié sous le pseudonyme d'Emil Sinclair. Le nom «*Demian*», qui aurait été donné à Hesse dans un rêve, n'est pas sans rapport avec le grec «*daimon*» : ce n'est pas le démon mais «*un Lucifer amical réhabilité en quelque sorte*». Sinclair est évidemment l'alter ego de l'auteur. Il passe de l'enfance à l'adolescence, d'un monde connu à un monde inconnu, du cercle ordonné, paisible et sécuritaire de sa famille aux ténèbres du monde extérieur. C'est aussi et surtout la rencontre voulue par le destin, car il n'y aurait pas de hasard dans la vie, d'une amitié qui fait découvrir au jeune héros une nouvelle famille, sa famille spirituelle, lui fait connaître l'autre versant du monde, l'envers des choses. La seule condition pour que ce genre de rencontre privilégiée, qui arrive quelquefois dans notre vie, se produise : être ouvert, être à l'écoute de soi, réceptif aux autres. Être à l'écoute de soi, comme Sinclair, c'est avoir le courage de ses interrogations, de ses propres recherches intérieures, de sa propre quête du Graal, de son Moi profond et de son Essence. Comme dit le proverbe : «*On ne trouve que ce qu'on cherche*». Et si l'on ne cherche rien... À la fin du roman, Demian, qui a trouvé des gens comme lui à la recherche de leur lumière intérieure, dit : «*La vraie mission de chaque homme est de parvenir à soi-même... Les hommes se réfugient les uns auprès des autres parce qu'ils ont peur les uns des autres... Chacun pour soi... Et pourquoi ont-ils peur? On a peur uniquement quand on n'est pas en accord avec soi-même.*» Comme le souligne Marcel Schneider dans sa préface : «*Avant de découvrir un ordre réel (la vraie Réalité), il faut affronter et traverser le chaos.*» Le livre, roman d'initiation, de formation, est celui des ruptures grâce auxquelles on se découvre soi-même, même s'il faut passer par la souffrance ; de l'opposition à la vie bourgeoise du puissant appel d'une religion nouvelle où se réconcilieraient les contraires. Certains se plaisent à y voir une apologie de l'homosexualité.

Le roman fut admiré par Thomas Mann qui y voyait un grand roman éducatif dans la lignée de Goethe, et connut un succès étonnant auprès de la jeunesse allemande d'après guerre.

---

**“Klingsor letzter Sommer”**

“Le dernier été de Klingsor”

(1920)

Recueil de quatre nouvelles

---

**“Die Marmorsäge”**  
“La scierie du marbrier”

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle, qui débute par une profusion florale éblouissante, expose l'absolu de l'amour, la solitude de l'amour impossible, sa fraternité avec la mort.

---

**“Kinderseele”**  
“Âme d'enfant”

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle dit toutes les terreurs, les vaines terreurs de l'enfance, l'irresponsabilité, la révolte, l'espoir, le désespoir alternés, l'impossibilité de s'expliquer.

---

**“Klein und Wagner”**  
“Klein et Wagner”

Nouvelle

En 1910, dans le cadre exquis et désolant de la Riviera italienne, un homme se perd pour des raisons trop réelles et pour d'autres imaginaires. Il passe par les sept cercles de l'enfer.

---

**“Klingsor letzter Sommer”**  
“Le dernier été de Klingsor”

Nouvelle

Un grand peintre, grâce à qui «un souffle de fraîcheur avait passé sur le monde», au soir de sa vie, tente de faire le bilan d'une existence désordonnée, marquée par ses nombreuses angoisses, ses cicatrices d'enfant jamais refermées et ses nombreuses conquêtes féminines. Condamné à devenir bientôt aveugle, il peint une ultime toile, un autoportrait contenant la part d'ombre et de mort indispensable à toute grande œuvre. .

Commentaire

Sur les thèmes de la vie éternelle et du renouvellement, familiers à Hesse, se greffe celui de la création artistique, expression de la création divine.

---

---

Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles ont la densité de grands romans. Sur les thèmes communs, mais diversement éclairés de l'angoisse, de l'amour et de la mort, Hermann Hesse fait jouer toute sa virtuosité de scrutateur des

âmes dans l'accompagnement des grandes orgues de la nature, indispensable contrepoint chez un philosophe de l'universel.

---

---

Hermann Hesse publia un autre roman de formation commencé en 1919 :

---

---

**"Siddharta"**

(1922)

**"Siddharta"**

(1925)

Roman de 190 pages

Siddhartha est le fils d'un brahmane qui, insatisfait, tourmenté par le besoin de la vérité totale, le quitte pour aller à la recherche d'une sagesse parfaitement accordée à la vie. Cheminant avec un compagnon, son ami, Govinda, il pénètre d'abord dans une forêt où il reçoit des sages Samanas les leçons de mortification et de jeûne, de renoncement total, qui devraient le faire accéder au nirvana. Mais il est assez peu touché par cet enseignement, qui ne parvient point à lui donner la paix de l'âme. C'est alors que, toujours en compagnie de Govinda, il rencontre un homme d'une figure rayonnante et transparente, Gautama, dit le Bouddha, le Sublime. Siddharta pressent aussitôt qu'il est en présence de celui qui pourra être son intercesseur pour aller vers la sagesse : en effet, contrairement à ce qu'attend de lui Govinda, le Bouddha n'enseigne aucune doctrine. Il apprend au contraire à se détacher de toute conception du monde a priori et à se rendre disponible pour toutes les expériences. La vraie sagesse consiste en effet non à nier, mais à dilater son âme à la mesure du monde : elle est acceptation totale. Siddharta doit donc commencer ses expériences, se mêler à la vie banale pour apprendre à la dépasser. Il se détache donc du Bouddha, tandis que Govinda reste auprès de lui.

Il quitte la forêt et entre dans la ville où il ressent alors un réveil du moi, découvrant la beauté de la nature, les douceurs de la vie, l'amour de Kamala, la belle et sensuelle courtisane. Elle le fait devenir le secrétaire, l'associé et l'ami du riche marchand Kamasvani. Dans la ville, il semble qu'il soit sur le point de se perdre. Mais, au moment où il est marqué par les tares de la civilisation, où il est ennuyé par cette vie purement matérialiste, où il ressent un immense dégoût car il est devenu cupide, vieilli, aux approches de la mort, la sagesse se révèle enfin à lui.

Il repart vers une dernière solitude, et aboutit au bord d'un fleuve, symbole de l'infini, de l'apaisement donné aux parfaits qui ont abandonné toute recherche d'intérêt particulier, où il se fait passeur. Il connaît bien la liberté, mais ce n'est plus celle, misérable que lui avaient d'abord proposée les Samanas : s'il s'est détaché, c'est après avoir fait l'expérience totale de la vie, en pleine connaissance de cause. L'unité qu'il a conquise est celle d'une adhésion, d'une participation universelles. Il retrouve ainsi Kamala qui lui laisse leur fils, puis Govinda qui, n'ayant fait aucun progrès, vient le supplier de lui «*apprendre*» la sagesse. Mais la sagesse ne s'apprend pas, et Siddharta, devenu intercesseur à son tour, se contente de lui donner un baiser.

### Commentaire

Ce livre, un des plus grands de l'auteur, est moins un roman qu'un «*poème hindou*», écrit dans un style d'une rare maîtrise. Il révéla le goût marqué des Allemands d'après guerre pour toutes les choses de l'Asie. L'idéal de Hesse est ici une humanité qui réussirait à concilier en elle toutes les formes de la vie, qui atteindrait le difficile équilibre du moi profond que poursuivait Hesse, et joindrait l'extrême spiritualité à l'extrême vitalité, humanité qui ne pourrait se créer que par une étroite fusion de l'Europe et de l'Asie. Dans le personnage de Govinda, il a sans doute voulu symboliser la civilisation occidentale, indifférente aux valeurs spirituelles, où elle ne voit que techniques à s'approprier par des méthodes rationnelles.

Devenu le livre de chevet des idéalistes impénitents, le roman a bénéficié, dans les années soixante, d'un engouement américain qui s'est répercuté en Europe et en Asie, étant même traduit en douze dialectes indiens, juste retour des choses puisque Hermann Hesse avait songé à le présenter comme traduit de l'hindou.

---

En 1923, Hermann Hesse obtint la nationalité suisse.

Il publia :

---

***“Der Steppenwolf”***

(1927)

*“Le loup des steppes”*

Roman de 220 pages

Venu d'ailleurs, Harry Haller s'installe dans une ville européenne des années vingt pour se consacrer à de vagues travaux littéraires. Se voulant un pur intellectuel, considérant le monde qui l'entoure avec beaucoup de hauteur, reniant ce qui constitue le bonheur commun, il se sent devenu solitaire comme un «*loup des steppes*». Très vite, son existence tranquille se lézarde. Profondément déprimé, hostile au monde moderne, en révolte contre la société bourgeoise mais attiré par le confort et l'ordre, il flirte avec l'idée du suicide, mais il a peur de la mort. Errant dans la ville, il entre à “L'Aigle noir”, où il rencontre une prostituée, Hermine, son homologue féminin mais qui a choisi la pratique de ces plaisirs que lui-même a fuis. Avec quelques comparses de son monde interlope, elle le contraint à en faire l'apprentissage dans son «*théâtre magique*», à connaître une véritable initiation à la vie, au jazz, à la danse, une quête troublante pour réconcilier les deux extrêmes de son être : son côté loup solitaire, ascète et antisocial, et sa faim de sensualité, obtenir le délicat équilibre entre le corps et l'esprit, entre l'animalité et la spiritualité, sans lequel l'être humain ne peut atteindre sa plénitude. Il apprend que, pour vivre, il faut être un peu bête, s'abandonner à la gaieté, quitte à ressembler aux autres. Si ce conflit n'est sans doute pas résolu à la fin du roman, le monde de Harry Haller se transforme le temps d'une hallucination.

#### Commentaire

Expérience spirituelle, récit initiatique, délire de psychopathe, le roman multiplie les registres en faisant briller tout l'éclat de ses fulgurances contre la troublante obscurité de ses zones d'ombre. Bien des aspects, comme le «*théâtre magique*», qui est imprégné de l'expérience de la drogue que fit Hesse, sont proches du surréalisme.

Le roman pose ces questions : la spiritualité et l'animalité sont-elles vraiment inconciliables? l'animalité n'est-elle pas aussi une nourriture pour le dynamisme spirituel ?

Salué à sa parution (entre autres par Thomas Mann, qui déclara : «Ce livre m'a réappris à lire»), interdit sous le régime nazi, roman culte des années soixante et soixante-dix, c'est une des oeuvres phares de la littérature universelle du XXe siècle.

---

Vers 1930, Hermann Hesse fonda une nouvelle famille. Le déchirement qui caractérisait ses ouvrages de l'après-guerre s'effaça quelque peu, comme on le constate dans :

---

**“Narziss und Goldmund”**

(1930)

“Narcisse et Goldmund”

Roman de 380 pages

Dans le couvent allemand de Mariabronn, au Moyen Âge, le novice Narcisse, qui se distingue par une intelligence aiguisée qui lui permet de voir la nature profonde des êtres et des choses, par sa culture, sa volonté de parvenir à la sagesse sans faire l'expérience de l'amour, se voit confier l'élève Goldmund que son père destine à l'état monastique pour expier le passé tumultueux d'une mère sensuelle, danseuse déchue. Aimant d'emblée Narcisse, le jeune garçon découvre en lui des «*dispositions blâmables*». Narcisse se refuse à cet amour, mais s'attache à cet enfant «*richement doué dans ses sens et dans son âme, d'une grande puissance affective*». Comme il expérimente tout ce qui s'offre à lui, il ne tarde pas à découvrir la femme et commence à rechercher la sensualité, l'amour, mais de loin encore, inconsciemment, dans ses rêves et dans sa dévotion pour la Vierge. Narcisse se donne comme mission de lui faire retrouver l'image maternelle qu'il a oubliée, de la Mère éternelle. Même si Goldmund continue à montrer au monde l'image d'un futur novice, Narcisse sent que sa vocation n'est pas le cloître, qu'il ne peut devenir un ascète, et, provoquant un choc violent, l'incite à trouver sa voie. Modelant «*dans la glaise des figures aux parties sexuelles ridiculement grosses*», Goldmund pressent alors qu'il sera sculpteur et que son oeuvre sera éternelle. L'opposition entre sa chair et son esprit se faisant de plus en plus douloureuse, il trouve un réconfort dans la nature. Au cours d'une de ses promenades, il rencontre la tzigane Lise, qui l'initie à l'amour.

Il quitte le monastère en traversant la rivière à la nage, et s'engage dans «*la voie vers le sens de la vie*». Il erre alors dans toute l'Allemagne, affronte la vie dans ses joies et aussi dans ses horreurs, et va de femme en femme : il cherche auprès d'elles l'assouvissement de ses sens et retient d'elles des gestes, des sourires. Mais il trouve «*étrange que partout l'amour fût chose si fugitive*». Il attend éperdument de ces aventures galantes qu'elles manifestent le visage idéal de la femme, l'«*Ève éternelle*», visage mythique venu se substituer à celui de sa mère morte. Passant l'hiver chez un chevalier, il tombe amoureux de ses deux filles : Julie, pour laquelle il a une attirance purement physique, et l'aînée, Lydia, qui lui inspire un amour romantique. À partir de ce moment, il fait la différence entre désir et amour, et il se sent plus mûr, en découvrant le pouvoir de l'amour : «*il aimait tant Lydia que, par amour, il allait jusqu'à renoncer à la posséder pleinement*». Chassé, il rencontre un autre vagabond, Victor, avec qui il chemine quelques jours. Mais leur amitié connaît une fin tragique : Goldmund le tue alors qu'il tentait de le dévaliser. Cette pénible aventure est, pour Goldmund, un premier contact avec la mort.

Il voit dans un monastère une figure de bois de la Mère de Dieu qui l'attire beaucoup parce qu'il aime maintenant d'une manière spirituelle, ce qu'il exprime par sa dévotion à la Vierge. Pour la première fois, il a un but : il va se consacrer à l'art : peut-être sa vie tout entière, sa vie dissolue, allait-elle trouver un sens et une valeur. Il voit dans l'art la possibilité d'un accord entre ses tendances contradictoires et profondes ou tout au moins d'un splendide symbole se renouvelant sans cesse, pour les désaccords de sa nature. Désirant apprendre à sculpter, il va trouver maître Niklaus, l'auteur de la statue, et, bientôt, sculpte sa vision de sa mère qui s'est transformée grâce à toutes les expériences qu'il avait faites : ses traits et ses couleurs avaient peu à peu composé une image de la Mère qui n'avait plus rien de personnel, la figure d'une Ève, d'une «*Mère des Hommes*». Alors qu'il fait ces progrès spirituels, il n'en continue pas moins à s'intéresser aux femmes. Lisbeth, la fille de maître Niklaus, l'attire ; mais, en même temps, il éprouve un grand respect pour elle, sentant peut-être confusément qu'un jour on pourrait la lui offrir en mariage.

Cependant, après avoir fait une statue de Narcisse en apôtre Jean, il est épuisé et éprouve le besoin de repartir en vadrouille. Avant son départ, il observe, au marché, les poissons qui se meurent, et il est frappé par leur affreuse et inutile lutte désespérée. Ce spectacle est prémonitoire car il va au devant de la peste. Il rencontre bientôt deux compagnons d'infortune, Robert, un pèlerin lâche et veule, et Lene, une jeune fille qu'il sauve quelque temps du fléau et pour laquelle il éprouve une attirance physique en même temps que de l'affection. La mort de la jeune fille lui apporte de nouvelles

images à ajouter à son Ève éternelle : une fierté, un triomphe, une jouissance partagée de la vengeance et du meurtre. Pendant qu'il la veille, il fait un rêve où figurent le cheval de son enfance et le châtaignier du monastère. À cet instant, il décide de retourner en ville pour reprendre ses activités de sculpteur. Durant le voyage de retour, il médite sur le sens de la mort, de l'amour, qui sont pour lui deux rappels de sa mère. Au cours de son périple, il est touché par des danses macabres et des sculptures qui représentent la communion avec l'esprit divin. Il rencontre alors Rébecca, une jeune juive dont la vie est menacée, pour laquelle il ressent un violent désir mais qu'il veut surtout sauver de façon désintéressée. Il connaît alors une période d'indécision, mais revient chez maître Niklaus ; il trouve l'atelier fermé et Lisbeth, diminuée, haineuse. Cependant, la fille de ses propriétaires, Marie, lui porte un amour pur qui le touche et qu'il lui rend bien. Déboussolé, il a une relation sensuelle avec Agnès, la maîtresse du gouverneur de la ville, mais se rend compte qu'il n'a pu atteindre cette perfection de l'amour que grâce à tout ce que sa vie lui a fait connaître. La nuit suivante, trouvé chez elle, il est arrêté. Condamné à mort, il remet son âme entre les mains de sa mère et retrouve le calme. Un dernier sursaut lui fait refuser de mourir parce qu'il sent obscurément qu'il n'a pas fini son chemin vers la connaissance et qu'il ne doit pas abandonner. Il est alors prêt, pour s'échapper, à tuer un prêtre.

Or c'est Narcisse, qui obtient sa libération. Ils reviennent au monastère. Peu à peu, Goldmund découvre que Narcisse l'aime et qu'il s'est toujours préoccupé de son évolution. Il découvre lentement un sens au monde qui ne peut être exprimé que par l'art : c'est presque conférer aux choses éphémères l'éternité. Et, de cette manière, il touche Narcisse qui sait qu'il lui est supérieur parce qu'il a dû se battre pour survivre et créer : il n'ignorait plus que dans ce cœur capricieux d'artiste et de séducteur, Dieu avait déposé les plus riches trésors de sa lumière et de sa grâce. Goldmund, pour sa part, considérant sa vie, se rend compte qu'elle a été faite de fuites et d'oublis et qu'il est temps pour lui de produire. Les sculptures qu'il crée alors font la synthèse de tout ce qu'il a vu, des gens qu'il a rencontrés. Par exemple, la chaire qu'il sculpte représente l'union de l'Art et du Monde : à la base, on trouve la Nature et les Patriarches, au sommet, les Anges et les Apôtres. Cette chaire fusionne donc la matérialité et la spiritualité en lui permettant de mieux se comprendre et d'intégrer ce que la vie et les êtres humains lui avaient apporté. D'une dernière escapade il revient malade. Narcisse ose alors lui avouer son amour : *«C'est à toi seul que je dois de n'avoir pas un cœur desséché, d'avoir gardé en moi une place accessible à la grâce»*. Et Goldmund reconnaît que ce qui a causé sa transformation, c'est qu'Agnès, qu'il a revue, l'a rejeté parce que trop vieux pour elle. Peu de temps après, s'étant brisé les côtes, il a une vision de sa mère qui lui détache le cœur, qui l'appelle vers elle. Il avait voulu faire son image en Ève éternelle, mais elle l'en empêche en lui donnant la mort, qu'il accepte, tandis qu'il chuchote à Narcisse : *«Mais comment veux-tu mourir un jour, puisque tu n'as point de mère? Sans mère on ne peut pas aimer, sans mère on ne peut pas mourir.»*

### Commentaire

Ce roman montre les efforts de deux hommes, en particulier ceux de Goldmund, pour parvenir à la totalité. Leurs deux quêtes reflètent les préoccupations de l'être humain écartelé entre les exigences de l'âme et celles du corps. Mais, même s'ils ont choisi des voies différentes, ils n'en sont pas moins unis par une amitié passionnée.

Si Goldmund, l'artiste proche de la nature, de la terre, en communion avec le monde originel des «Mères», réussit la conciliation que cherchait Hesse dans ses œuvres précédentes, c'est qu'en ne refusant pas les aventures et en retrouvant l'image de sa mère, il a su intégrer les diverses facettes de sa personnalité et rester ouvert à toutes les expériences (sensuelles comme esthétiques). Le roman suit l'évolution de Goldmund, les grandes parties correspondant aux trois grandes étapes de sa vie, soit son enfance, sa jeunesse et sa maturité. À chaque étape, il fait une découverte : il accepte ses défauts et ses désirs, il connaît les divers types d'amour et, finalement, il découvre la sagesse. Le lecteur suit sa progression vers sa compréhension du monde et de lui-même. Il résume d'ailleurs lui-même sa vie de cette façon : sa soumission à Narcisse et son affranchissement ; l'époque de la liberté et du vagabondage ; le retour au gîte, le retour sur soi-même et jusqu'aux profondeurs de l'âme, le commencement de sa maturité et de la moisson. La première phase est celle du monastère,

de l'éveil à la conscience. Mais il faut qu'il en parte et l'inéluçtabilité de son départ et l'impossibilité de revenir en arrière sont symbolisées par sa traversée de la rivière à la nage et par la peau de serpent vide qu'il trouve dans la forêt.

La seconde étape de l'évolution de Goldmund, période des vagabondages, est celle de la recherche de la femme sensuelle, de la féminité en général. Les personnages féminins sont représentatifs de différents types de femmes, de différentes sortes d'amour, sont des étapes de sa recherche de la Femme et de la Mère. Celles qu'il aime d'un amour pur, idéalisé, sont nommées Marie (la Madone et la jeune fille infirme) qui était le nom de sa mère, Marie Gundert. Et le couvent est appelé Mariabronn, nom qui signifie source de Marie en allemand. Avec les femmes, il est dans un univers de gestes et non de mots, alors que sa relation avec Victor symbolise son incapacité à communiquer avec d'autres hommes que Narcisse. Il y fait son apprentissage de sculpteur, et elle se termine par son arrestation. C'est l'étape la plus longuement décrite, et l'évolution de Goldmund y est très sinueuse.

La dernière partie du livre montre la dernière étape de l'évolution de Goldmund : le retour sur soi lui permet de découvrir son Soi, la part de divin qui est en lui comme en tous les êtres humains. Parvenu à la sagesse, il est alors prêt à mourir. Il a renoncé à sculpter le visage de la grande Ève éternelle : Elle ne le veut pas ; elle ne veut pas que je révèle son secret ; elle aime mieux que je meure. Et je meurs sans regret, cela m'est aisé avec elle.

Goldmund, qui est un sensitif dont les réflexions sont toujours provoquées par des émotions, découvre les facettes de son inconscient.

Narcisse, au contraire, s'est limité à pousser son esprit plus loin, mais ne s'est jamais ouvert aux expériences du monde, et il s'en rend compte au contact de Goldmund : l'homme n'avait-il pas un obscur besoin de sang, une tendance au péché, au plaisir, au désespoir? et n'était-il pas trop facile de se tenir à l'écart des tentations? À la fin, Goldmund lui dit ne pas croire qu'il puisse arriver à la spiritualité par la sagesse, sans avoir aimé, en brûlant les étapes. Mais comment veux-tu mourir un jour, Narcisse, puisque tu n'as point de mère ? Sans mère, on ne peut pas aimer, sans mère on ne peut pas mourir. En prononçant ces mots avant de mourir, il veut dire que Narcisse ne pourra pas plus mourir qu'il n'a vécu réellement parce qu'il a refusé certains besoins de son être, parce qu'il a sauté des étapes de l'évolution de l'être humain, comme la sensualité, la sensibilité, qu'il a choisi le chemin de la sécheresse, pour essayer d'atteindre tout de suite la spiritualité.

Cette histoire allégorique montre, à travers la double quête de l'intellectuel Narcisse et de l'artiste Goldmund, l'opposition et la réconciliation de la vie contemplative et de la vie active, de l'intellectualité pure et de la sensualité, de l'âme et du corps, de la réflexion et de la sensibilité, de l'idéalisme et du réalisme. Le livre est construit sur toute une série de dualités.

Si Hermann Hesse a choisi de situer son histoire au Moyen Âge, c'est que cela lui permettait de montrer un personnage vagabond et faisant face à la mort, (la peste étant omniprésente) et un autre tourné vers la vie spirituelle (au monastère, lieu de science et de savoir).

On peut y voir une illustration de la conception de Carl Gustav Jung que Hermann Hesse a connue à l'occasion de la cure psychanalytique qu'il a suivie avec un de ses disciples. Pour Jung, l'énergie vitale peut s'orienter vers le monde extérieur (Goldmund) ou vers la vie intérieure (Narcisse), selon qu'on est extraverti ou introverti. L'Inconscient est structuré par des archétypes : les parents, l'animus et l'anima qui introduisent l'image du sexe opposé dans la psyché consciente au fur et à mesure que l'être se différencie d'avec ses parents ; l'anima est donc la partie féminine inconsciente de l'homme, et, avec chacune des femmes qu'il rencontre, Goldmund passe à un nouveau stade de sa recherche de l'anima. Et c'est ainsi qu'il progresse dans son individuation, dans sa connaissance de lui-même et du monde.

Les rêves sont significatifs. Ainsi, le cheval de l'enfance symbolise l'inconscient et donc la progression de Goldmund ; le châtaignier du monastère, image de croissance et de totalité, symbolise la prise de conscience (représentée par l'arbre).

**“Die Morgenlandfahrt”**

(1932)

“Le voyage en Orient”

Roman de 130 pages

Le narrateur, H.H., participe, avec d'autres membres d'un Ordre secret, à un voyage en Orient qui est aussi un voyage à travers la civilisation mais qui aboutit à un échec quand un des serviteurs disparaît et que les voyageurs se séparent. Essayant, en vain, de faire plus tard le récit de ce voyage, le narrateur retrouve le serviteur qui l'amène auprès des Supérieurs de l'Ordre, se révèle en être le Chef suprême et fait connaître à H.H. les fautes qu'il a commises et le moyen de se transformer.

Commentaire

Le livre fut préfacé par André Gide avec lequel Hermann Hesse s'était lié.

---

---

Étant en rupture complète avec la politique nationale-socialiste, Hermann Hesse fut, dès 1935, interdit de publication en Allemagne.

Il publia :

---

---

**“Das Glasperlenspiel”**

(1943)

“Le jeu des perles de verre”

Roman de 540 pages

En 2200, après toutes les guerres et tous les cataclysmes, la Castalie est un petit pays où règne une aristocratie de l'esprit mais qui est immobilisé dans sa perfection et hanté par la pratique d'un jeu intellectuel, celui des «*perles de verre*» qui permet des combinaisons symboliques de l'union harmonieuse des sciences, de la philosophie et des arts, aboutissement et fin de toutes les cultures. Mais Knecht, le «*Magister ludi*», découvre que la stabilité est dangereuse dans un monde en devenir, et il quitte la confrérie qu'il dirige, malgré le but qu'elle s'est fixée de servir l'esprit et de régénérer une culture décadente.

Commentaire

Ce roman d'anticipation crée l'image d'une cité idéale, d'une utopie, mais c'est pour la dépasser car l'être humain peut-il accepter l'Immuable? Pour Hesse, qui assista à la décadence et à l'effondrement du monde occidental et de ses valeurs, et qui prenait de plus en plus de distance avec le monde réel, ni la civilisation technique ni une culture purement intellectuelle ne peuvent apporter une réponse satisfaisante à la quête spirituelle de l'être humain dans sa réalité individuelle unique, à la recherche d'une unité cachée de l'univers et de l'esprit humain. Le moi conquis se sacrifie à un moi idéal, celui de l'artiste. Hesse réclamait une culture universelle où la puissance de l'esprit peut se livrer à une gymnastique intellectuelle vertigineuse, où s'effectue la synthèse de l'apollinien et du dionysiaque rêvée par Nietzsche.

---

---

“*Krieg und Frieden*”  
(1946)  
“*Guerre et paix*”

Essai

Hermann Hesse affirmait son pacifisme.

---

En 1946, Hermann Hesse reçut le prix Nobel et fut seulement alors reconnu par l'Allemagne comme l'un des siens.

Il mourut à Montagnola le 9 août 1962, entouré d'une estime universelle.

Personnalité fort complexe, torturé, marginal, voire délinquant, individualiste convaincu qui, déçu par ses semblables, vécut longtemps à l'écart, Hermann Hesse refusa les carcans de la morale mais ne consentit pas à vivre sans une foi immense en l'être humain et la société : «*L'Homme a obtenu le gouvernement de la Terre, et il n'est pas un bon gouverneur. Mais les éveillés, les hommes de bonne volonté, n'en doivent pas moins accomplir leur tâche, non au moyen de leçons ou de sermons, mais en essayant que leur vie ait un sens, chacun dans la sphère où il se trouve.*»

Toute son oeuvre de poète, de romancier, d'essayiste, qui est animée d'une réflexion d'essence métaphysique et religieuse, étant imprégnée d'une forme de christianisme plus mystique qu'institutionnel, étant devenue très proche du spiritualisme hindou, fut une longue et patiente tentative pour répondre à ces questions : Quelle est la clé de l'être humain? Il n'a qu'une seule vie, que doit-il en faire? Il prêcha l'accord du moi avec la création, dans une intense spiritualisation du quotidien, le consentement à l'ordre du monde tout en préservant la liberté intérieure, la conciliation des aspirations de l'individu et des nécessités sociales.

Dernier chevalier du romantisme, pacifiste intégral et dénonciateur de la civilisation technique, il connut une aventure posthume étonnante. Il fut d'abord longtemps ignoré parce que, selon Romain Rolland, il était «trop éternel en la sérénité de sa forme et de sa pensée pour ne pas être dédaigné par les modes du jour ; et trop dédaigneux d'elles pour ne point se passer de leurs suffrages grossiers, dans son ascétique et noble retraite de Montagnola» (préface d'«*Amok*» de Stephan Zweig, 1926). Mais il fut lu par la jeunesse contestataire des années soixante et soixante-dix, devint le maître à penser des «hippies», des adeptes du psychédéisme, des étudiants gauchistes, leur apportant le ferment antimatérialiste qui leur manquait. Il devint aux États-Unis l'écrivain européen le plus lu depuis un siècle. Ses oeuvres eurent alors des tirages phénoménaux.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)